

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
à LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois. 6 fr. 50.

Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 9 Février 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

Le Grand-Théâtre, pendant cette semaine, a joui d'une vogue presque exceptionnelle ; un peu plus et la foule assiégeant toutes les issues, écoutant par les portes entre-bâillées, aurait débordé dans les couloirs. — Comment s'en étonner quand l'affiche annonçait *Rigoletto* si magnifiquement interprété par MM. Achard, Ismaël, Marthieu, Flachat, et M^{mes} Rey-Balla, Bourgeois et Gourdon ; — ou bien *l'Eclair*, un de ces impérissables chefs-d'œuvre de la musique moderne. — Le succès de *l'Eclair* est loin de s'épuiser ; et quand après le grand duo et le quatuor du second acte MM. Achard, Holtzem, M^{mes} L. de Maësen et Willème sont rappelés, c'est la salle entière qui réclame pour eux cette ovation triomphale.

Il y avait encore d'autres raisons pour motiver cette affluence, c'était d'abord, après une longue absence, la rentrée de M. Bovier-Lapierre, puis la présence de M. Sapin.

Si M. Bovier-Lapierre a jamais eu quelques doutes sur l'estime dans laquelle le tient le public, il doit être rassuré maintenant, et l'accueil sympathique qui lui a été fait à sa rentrée, les bravos flatteurs qui l'ont salué dimanche dernier dans *les Huguenots* et mercredi dans *Robert-le-Diable*, ont dû lui montrer combien son souvenir était resté vivant dans l'esprit de ses admirateurs. — Ce n'était du reste que justice. Tel nous avons connu notre ténor à ses débuts, tel nous l'avons retrouvé. Vraiment ce soleil du midi est un grand médecin, le premier et le meilleur de tous, et je comprends la religion des Incas, surtout quand l'hiver humide et sombre nous enveloppe de ses brumes impitoyables et nous glace de son haleine. Salut donc et merci, Monsieur Lapierre, ne nous quittez plus pour que nous puissions vous prodiguer nos bravos et admirer à vos côtés M^{mes} Rey-Balla et C. de Maë-

sen, si belles et si poétiques sous les traits de Valentine et de Marguerite, d'Alice et d'Isabelle ; ne vous éloignez pas pour que nous ayons une fois de plus l'occasion de payer notre tribut à MM. Ismaël, Marthieu, Holtzem, Julien et Flachat !

Nous avons revu M. Sapin dans *la Favorite*, et le charme a été le même. — Certainement M. Sapin ne gardera pas un mauvais souvenir de son passage à Lyon. En échange du plaisir réel qu'il apportait, le public lui a donné ces témoignages sur lesquels les vrais artistes ne sont jamais blasés. — Le rôle de Fernand, nous l'avons dit déjà, semble écrit tout exprès pour M. Sapin ; sa voix ample traduit merveilleusement les phrases de ce poème d'amour ; on sent que la passion l'étreint, qu'elle l'enveloppe, on voit que cette âme est tour-à-tour assiégée par la pitié, la colère, la tendresse et qu'elle ne peut rester sourde au cri de l'honneur outragé !

Cette représentation de *la Favorite* est heureuse pour nous, encore par un autre motif, puisqu'elle nous permet de rappeler les noms de MM. Ismaël, Marthieu et de M^{lle} Bourgeois, qui tiennent si bien leur place auprès de M. Sapin.

Nous ne pouvons terminer ce compte-rendu, sans dire un mot de M. Charles, un danseur comique, qui en attendant la fin de ses débuts a dansé dans *la Fête Villageoise*. — C'est tout simplement un artiste du plus grand mérite, et les regrets qu'avait pu laisser le départ de ceux qui l'ont précédé sont désormais superflus.

Lundi aura lieu la première représentation du *Pardon de Ploërmel*. — Le bureau de location ne désemplit pas et les retardataires pourront bien n'avoir d'autre refuge que les galeries les plus *empyréennes*.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. Pierrard. — *Les Femmes fortes*. — M. Garat. — *La Famille de l'horloger*.

C'est M. Victorien Sardou qui a eu tous les honneurs de la soirée, mardi dernier, au théâtre des Célestins. — Sur trois pièces que promettait

l'affiche, deux appartenait au jeune et déjà célèbre auteur des *Pattes de Mouche*.

Vous avez dû remarquer que, depuis quelque temps, *l'Entr'Acte* se donne le luxe d'un correspondant parisien qui le tient au courant des nouvelles dramatiques. — Ce correspondant, c'est M. d'Amblérieux, dont le pseudonyme, si pseudonyme il y a, cache un écrivain d'avenir. — Je ne crois donc pouvoir mieux rendre compte des *Femmes fortes* qu'en empruntant une colonne de son avant-dernière causerie.

En deux mots, voici le sujet de la pièce des *Femmes fortes* :

M. Quentin, parti pour l'Amérique à la recherche d'un frère disparu depuis longtemps, veut le rejoindre pour partager un héritage. Il a confié l'éducation de ses deux filles à sa filleule, jeune orpheline de vingt-trois ans ; toutes habitent chez leur oncle Toupard, le mari d'un bas-bleu, d'une femme forte. Au lever du rideau, Genny, la plus jeune, ne rêve que liberté ; courses dans les bois, chevaux fougueux, chasses. Gabrielle est prise d'un tendre attachement pour un certain Monténégrin, le prince Lazarowitch, Monténégrin de Paris. Couvert de dettes, chassé par une troupe de créanciers, il compte sur la dot de sa femme pour réparer une fortune qu'il a follement dissipée ; la prudente gouvernante a su jusqu'ici enchaîner Genny et congédier Lazarowitch au grand désespoir des deux jeunes filles.

Mais M. Quentin revient, tout infatué des mœurs américaines, des libertés américaines, ramenant une institutrice américaine, une autre femme forte, miss Deborah. Loin de lui les entraves des mœurs françaises ! l'éducation mesquine de nos pensionnats ! Il gronde sa filleule de sa prudence, il plaint ses filles de leur captivité. Du reste, lui aussi a son but ; son frère est mort en Amérique, mais laissant un mauvais garnement qui a pris son vol à dix-sept ans et s'est enfui en Californie ; il fait rechercher ce neveu mort aussi peut-être, mais enfin en toute occurrence il lui donnera, s'il se présente, une de ses

filles en mariage, et la seconde moitié de l'héritage ne sortira pas de la maison.

Au second acte, Gabrielle et Genny sont devenues des femmes fortes. Gabrielle court les faïsses de Beuzeval; Genny chasse tout le jour seule; Claire, la filleule de M. Quentin, est restée une faible femme, et, par conséquent, à fort aux yeux de toutes ces dames. Sur ces entrefaites, Quentin Jonathan, le neveu, arrive, muni d'un testament qui le rend unique héritier. Son oncle est ruiné. Jonathan est un véritable Américain, ne voyant que le côté positif de la vie, les dollars qu'on peut gagner, la plus ou moins bonne administration de la fabrique. Il veut renvoyer tout le monde parce que tout le monde dépense inutilement, parce que tout le monde occupe de la place.

En vain M^{me} Toupard lui rappelle ses devoirs envers sa famille; en vain Genny et Gabrielle cherchent à réveiller en lui quelques sentiments de galanterie, quelque amour; en vain M^{me} Lahorie, l'intrépide voyageuse, lui fait sentir sa vigoureuse musculature et lui raconte sa captivité chez les sauvages; en vain Quentin et Toupard le menacent de procès et de chicane; Jonathan est inébranlable dans sa résolution. Tout le monde partira. C'est alors que Claire vient jouer son rôle; elle est aimable sans importunité; elle ne demande pas à rester, non, elle partira, mais elle sait faire regretter son départ; elle fait les paquets et Jonathan lui aide en maugréant; il veut la retenir, elle ne veut rester qu'avec toute la famille. Jonathan cède enfin en épousant Claire. Parmi tout ce monde elle est la seule femme forte, car ce qui fait votre force, belles lectrices, ce n'est ni l'instruction virile, ni les discussions politiques, ce sont vos adorables caprices, votre bonté, votre délicatesse, que sais-je?

Telle est cette pièce où l'originalité des idées et des situations amène des effets profondément comiques. — Vous dire que les principaux rôles en ont été confiés à MM. Devaux, Ménéhant, Martin, Franck et Duriez, et à M^{mes} Lobry, Leroux, Michon, Adrienne, Gravière et Demonchy, c'est vous prouver que l'on ne serait regretter les instants consacrés à l'audition de cette pièce, une des œuvres dramatiques les plus intelligemment conçues qui ait paru depuis longtemps.

M. Garat est une de ces comédies faites exprès pour Déjazet, quand abdiquant le costume et les insignes de son sexe, elle s'en vient sous les traits d'un chérubin moqueur et galant conter fleurette aux femmes et faire le désespoir des maris. Je vous laisse à juger si c'était là un rôle taillé pour

M^{me} Lamy! Que de grâce charmante, de piquante désinvolture; quelle voix fine, mordante et souplée! et cependant ce n'est pas à M^{me} Lamy seule que revient le succès: M^{mes} Bilhaut, Adrienne, Leroux, Demonchy, et MM. Ménéhant, Lamy, Bardou, Martin, trouvent aussi ample moisson de braves. — Que ne peuvent en effet le talent et la volonté de bien faire!

Je suis arrivé pour la *Famille de l'Horloger* au moment où la toile tombait, où la salle se tordait sous le rire; j'ai regardé le programme, j'y ai vu les noms de MM. Berlingard, Bardou, Gabriel, et de M^{mes} Michon, Preher, Anna.... Tout m'a été expliqué.

Vendredi prochain, grande solennité au théâtre des Célestins. — *Les Massacres de la Syrie* feront ce soir-là leur apparition. — Pour cette fois la *Dame de Monsoreau*, bien que chaque soir les spectateurs y soient plus nombreux qu'il n'y a de places disponibles, sera forcée de disparaître de l'affiche.

CH. MAURIS.

CAUSERIE PARISIENNE.

Les Effrontés, de M. Emile Augier, au Théâtre-Français, ont été plutôt un succès d'auteur, et peut-être aussi un peu de scandale, qu'un de ces triomphes dont tout Paris s'entretient. La pièce est aussi effrontée que son titre; on reconnaît, sous les traits de deux des principaux personnages, un journaliste célèbre et un des gros bonnets de la finance; les allusions sont ou ne peut plus directes. Depuis quelque temps, MM. les auteurs, sous prétexte de critiquer leur siècle, mettent en scène des hommes de l'époque, comptant sur le nombre d'ennemis de ces personnages pour faire un succès à la pièce.

Pourquoi ces scandales? Quand on s'appelle Augier as-t-on besoin de s'abaisser à de pareilles mesquineries? La pièce est écrite de main de maître, l'esprit pétille, les mots se croisent, les réparties éclatent; c'est un feu d'artifice de style qui vous éblouit.

La pièce est interprétée par l'élite de la Comédie-Française; Samson et M^{me} Plessy en tête, c'est tout dire.

A l'Odéon, les *Frelons* ont réussi à demi. M. Capendu a fait un cours de négoce en cinq grands actes, c'est un ouvrage essentiellement commercial. M. Fresnoy est un négociant bonhomme dans toute l'acceptation du mot; il a autour de lui des commis qui le volent, une veuve de province à qui il accorde sa confiance et qui en abuse, et, outre sa fille, deux enfants

d'adoption; véritable nid de frelons qui l'exploitent et le grugent, si bien que sa maison marche à grands pas vers la ruine et finit par crouler. Tous ses amis s'envolent avec la prospérité; un de ses fils d'adoption, devenu riche par la mort d'un parrain millionnaire, lui offre bien de l'argent, mais comme une aumône; le second (le bon cœur de la pièce), lui propose, il est vrai, d'épouser sa fille; mais il n'a que son épée et pas de fortune. Tout est désespéré quand heureusement un petit commis, le seul honnête homme de la maison, apporte des capitaux et un acte de société en règle, et sauve tout. En somme, il y a beaucoup de choses vraies, fruits de longues et mûres observations; mais le sujet était peu propre à la scène.

Tisserant, Pierron, Thiron et Fébre, M^{mes} Ramelli et Debay font assaut de zèle et de talent.

Les revues marchent à grands pas vers leur dernière heure, la folie et ses grelots envahissent les théâtres, les pièces de carnaval commencent à faire leur apparition.

Aux Folies-Dramatiques, la reprise du *Carnaval des Blanchisseuses*, représentée il y a deux ans à ce théâtre, a eu autant de succès que lors de sa première apparition.

Au Palais-Royal, la *Mariée du Mardi-Gras* est un imbroglio des plus compliqués, mais rempli de situations comiques au possible et de scènes des plus amusantes. On ne rit pas, on se tord.

Les revues des Variétés, des Délassements et du Théâtre-Déjazet continuent à lutter par le succès. *Le Doigt dans l'œil*, au Théâtre-Déjazet, a prouvé qu'il ne justifiait pas son titre. Cette pièce, montée avec un luxe de décors et de costumes inconnu jusqu'alors dans les annales de ce théâtre, a été une des meilleures revues de l'année. Les jolis couplets et les rondes bien tournées y abondent. Elle va être forcée de se retirer de l'affiche pour faire place aux *Trois Gamins*, l'un des beaux succès du répertoire de M^{lle} Déjazet. L'auteur a complètement changé le dernier acte, afin d'en faire une actualité de carnaval; il se passe à la barrière, le jour du Mardi-Gras. Je vous en parlerai dans huit jours.

L'Opéra-Comique vient de mettre la main sur une mine d'or; la *Circassienne*, d'Auber, a été couronnée par une belle réussite et a prouvé que ce compositeur était encore aussi jeune qu'autrefois; c'est frais, joli et neuf surtout. Montaubry s'est surpassé. L'espace me manque pour vous dire tout ce que j'en pense; je vous en donnerai, la semaine prochaine, un compte-rendu des plus détaillés.

H. FRANTZ.

CIRQUE MARSEILLAIS.

Vous ne connaissez pas *l'Homme-Caoutchouc* ? Vous n'avez jamais vu les miracles de dislocation que réalise chaque soir M. Bornand ? — Allez au Cirque Marseillais, et vous reviendrez stupéfait, émerveillé.

Il y a dans cette troupe équestre des artistes vraiment hors ligne. Ne serait-ce que le jeune Erder, un bonhomme de douze ans au plus, qui accomplit le saut périlleux à cheval avec une audace ou plutôt une témérité qui tient du prodige et qu'on ne peut avoir qu'à cet âge heureux, insouciant ou ignorant du danger. — Cet enfant-là, si Dieu lui prête vie, sera le Léotard de l'avenir.

Si vous aimez les écuyères jeunes et belles, gracieuses et hardies, vous trouverez encore cet attrait au Cirque Marseillais.

Nous recevons la lettre suivante :

Trévoux, 6 février 1861.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Connaissant votre bienveillance pour les arts et les artistes en général, je vous adresse le compte-rendu d'une représentation qui a été donnée à Trévoux dimanche dernier par la troupe de M. Jérôme Coton.

Notre ville ne possédant pas de théâtre, le spectacle a eu lieu dans la salle du Vaux-Hall, dans laquelle une scène avait été improvisée à la hâte.

La représentation se composait de *Shakespeare*, comédie, *la Partie carrée*, opéra-vaudeville, *l'Histoire d'un sou*, vaudeville, et *les Fureurs d'Orèste*, dernière scène d'*Andromaque*.

Je dois dire à la louange des artistes, que ces pièces ont été rendues avec un talent que l'on ne rencontre que rarement dans les troupes nomades : leur tenue a été irréprochable, et la bonne société qui garnissait la salle n'a pas eu à rougir de gestes inconvenants, ainsi que cela est arrivé trop souvent dans notre ville.

Le public a principalement remarqué une jeune élève de M. Coton, M^{lle} Catherine Maître, qui, pour la première fois qu'elle affrontait le feu de la rampe, a joué avec beaucoup de talent trois rôles de caractères différents : Anna, la rusée soubrette de *Shakespeare*, Camille dans *Partie carrée*, et Fernande dans *l'Histoire d'un sou*.

— Dans cette dernière pièce surtout elle a émerveillé l'auditoire par sa grâce et son ingénuité, et un rappel enthousiaste a témoigné tout le plaisir qu'elle avait procuré à l'assemblée.

Je ne dois pas oublier non plus M. Bernard ni M^{me} Jérôme Coton, qui tous deux ont contribué pour une bonne part au succès des ouvrages représentés.

Mais, vous devez bien le penser, tout l'honneur de la soirée a été pour Jérôme Coton qui, surtout dans *les Fureurs d'Orèste*, prouve qu'il était bien le véritable conservateur des belles traditions des Talma, Thérigny, Tautin et autres artistes qui ont illustré les scènes lyonnaises.

Enfin, Monsieur le Directeur, rien n'aurait manqué à cette soirée si le rideau avait manœuvré convenablement, mais c'est là un des inévitables résultats de la rapidité avec laquelle le théâtre avait été improvisé.

Si vous trouvez que mon pauvre compte-rendu puisse trouver grâce devant vos lecteurs, veuillez lui donner place dans les colonnes de votre prochain numéro.

Daignez agréer, etc.

HENRI D....

INSTITUTION DES JEUNES AVEUGLES

DE LYON.

Jusqu'à ce jour les jeunes filles aveugles étaient seules admises à jouir des bienfaits de l'institution fondée par M^{lles} Louise et Hélène Frachon. Bientôt il n'en sera plus de même, et les petits garçons aveugles pourront incessamment bénéficier des mêmes avantages. En effet, depuis le premier janvier des derniers sont admis à l'inscription, et d'ici à quelques jours, l'un d'eux sera complètement admis dans l'institution.

Nous ne pouvons que féliciter M^{lles} Frachon de cette décision en faveur des petits aveugles, mais, nous devons le dire, cette admission des petits garçons va leur imposer de nouveaux sacrifices et ajouter une nouvelle tâche à celle que ces demoiselles se sont si généreusement imposée envers une si grande infirmité que la cécité.

Nous espérons que la population lyonnaise tout entière voudra bien s'associer à leur œuvre.

— Une excellente occasion lui est offerte pour cela. — Nous voulons parler de la séance-concert qui sera donnée au bénéfice des petites aveugles à la charge de M^{lles} Frachon.

Dans cette séance, qui aura lieu dans les salons de l'hôtel de Provence, le dimanche 24 février, à sept heures et demie du soir, seize des intéressantes bénéficiaires exécuteront un programme aussi attrayant que varié.

Travail manuel, chant, calcul, piano, lecture, dictée, poésie, analyse, telle est la composition

de cette séance qui prouvera une fois de plus l'excellence de la méthode employée par M^{lles} Frachon pour l'instruction de leurs petites élèves.

M. Pénavaire, le jeune violoniste, dont nous avons souvent enregistré les succès, et M. Joseph Luigini, que notre plume trop faible ne saurait louer comme il le mérite, ont offert leur concours pour cette séance-concert, dans laquelle nous le répétons, nos concitoyens trouveront intérêt et distraction joints à l'attrait d'une bonne action accomplie.

F. BOILLY.

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Le bal de samedi dernier a été sans contredit le plus beau de la saison. Rien ne saurait donner une idée de l'animation et de l'entrain qui n'a cessé d'y régner depuis le commencement jusqu'à la fin. A cinq heures du matin, on aurait pu se croire à la moitié de la fête, tant la foule était encore compacte. Au dernier quadrille, les danseurs étaient aussi pressés qu'à celui précédant le repos.

Il va sans dire que les toilettes et les costumes rivalisaient de richesse et d'élégance.

L'orchestre, comme toujours, s'est fait remarquer par la bonne exécution d'un répertoire riche et varié choisi dans les œuvres les plus nouvelles de Lamotte, Tolbecque, Renausy, Bosio, etc. A côté des partitions de ces compositeurs en renom, nous avons remarqué une délicieuse polka-mazurka de D'ANGREZ, intitulée *Une Visite à Varsovie*, et qui renferme de véritables beautés musicales, entre autres un duo de pistons dont l'effet est indicible. *Une Visite à Varsovie* peut se placer honorablement à côté de *Do-re-mi-fa-sol*, *Pas de chance*, *Pile ou face* et de tant d'autres compositions dansantes, d'un mérite réel, dont a déjà dotés les habitués de l'Alcazar l'excellent chef d'orchestre de ce rendez-vous du plaisir et de la gaité.

F. BOILLY.

UNE LETTRE ANONYME.

XVI. — VILLE-D'AVRAY.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Cette lettre était bien d'elle, et c'est bien ainsi qu'elle devait écrire. Une autre eût parlé des lois et des préjugés du monde. Elle n'en parlait pas. Y avait-il un monde et des lois pour elle ? Elle s'offrait comme une esclave à un maître, sans savoir si on lui réservait une étreinte mortelle ou caressante. Les paroles du jeune médecin lui

revinrent en mémoire. « Je n'ai pas voulu aller » à elle qui a tant souffert, se dit Tristan, je suis » un lâche. »

Oui, il faut qu'il y ait au cœur du meilleur de nous un principe fatal de lâcheté. Nous aimons, nous vivons par orgueil. Tristan avait beau couvrir son silence du voile des prétextes honnêtes, se dire qu'il n'avait pas voulu passer pour un calculateur en déclarant son amour à une femme millionnaire, il avait beau mettre en jeu sa misérable dignité personnelle, il se sentait aimé, et il attendait ! Avec cet instinct de justice que rien ne peut corrompre chez les plus dépravés, seul, en face de lui-même, il dut s'avouer que cette femme avait dû bien souffrir avant de lui montrer sa blessure ; qu'il éprouvait une secrète joie d'être aimé ainsi ; que lui seul pouvait lui donner la vie et qu'elle la lui demandait. Et cependant il doutait.

A cinq heures, Tristan était de retour. Kéno l'attendait dans son atelier, et il le mit en quelques mots au courant de son voyage. Il avait trouvé à la mairie de Ville-d'Avray un jeune homme qui remplissait à la fois les fonctions de secrétaire et d'employé. Ils avaient fumé un cigare ensemble, et sous prétexte de vouloir acheter une maison de campagne, Tristan avait obtenu sans difficulté la liste des principaux propriétaires, des notables et des étrangers. Deux amis de M^{me} Legrand habitaient Ville-d'Avray.

— Mon ami, dit Kéno, M^{me} Legrand n'a pas franchi l'enceinte des fortifications depuis plus de quinze jours. J'ai causé avec son cocher.

— Alors elle y est allée en chemin de fer. Est-elle sortie à deux heures ?

— Non, j'ai attendu jusqu'à trois heures et demie.

— Nous la verrons ce soir. Voici une lettre de M^{me} Thyriannel qu'on vient de me remettre en rentrant :

« Jeune inconstant,

» Je compte absolument sur vous pour ce soir.

» Nous voulons jouer une petite comédie, et

» vous avez été désigné pour nous écrire un petit scénario de salon. Edouard vous aidera.

» Votre ami, M. Kéno, sera chargé des décors,

» M^{me} Legrand conduira l'orchestre, et moi je

» soufflerai.

» Si vous ne venez pas, vous êtes à tout

» mais rayé de mon livre d'or. On vous a vu hier

» à l'Opéra. Ainsi pas d'excuses.

XVII. — LE CHIFFONNIER.

— J'attends le chiffonnier du faubourg Saint-Honoré, dit Tristan quand il eut achevé sa lecture.

Il était sept heures.

Quelques minutes après, un coup discrètement frappé à la porte interrompit leur conversation.

Le chiffonnier entra.

— Monsieur, dit-il après avoir déposé sa lanterne et son crochet dans un coin de la chambre, voici un paquet de tous les papiers que j'ai ramassés devant la maison du n° 117. Excepté ceux que le vent a pu balayer, je crois qu'il n'en est pas resté.

— C'est bien, dit Tristan, voici vingt francs. Kéno, allume les deux lampes,

Le chiffonnier sortit.

XVIII. — UN FRAGMENT D'HISTOIRE ROMAINE

Le paquet contenait des papiers de toutes les couleurs et de toutes les dimensions, jusqu'à des parcelles microscopiques.

— Je ne sais ce que j'éprouve, dit Tristan, mais si je ne trouve pas là un indice, une preuve que c'est elle, je n'aurai jamais le courage de la regarder.

— Cherchons, dit Kéno.

— Commençons par trier les papiers : papier blanc, — papier écrit, — papier imprimé.

Lorsque le tri fut achevé, Tristan mit à part le papier blanc et le papier écrit et divisa l'imprimé en grand, moyens et petits morceaux.

.....

— Qu'est-ce que ceci ? dit Kéno.

— C'est un morceau du *Constitutionnel*. On s'est servi des *Débats*.

Vingt minutes s'écoulèrent.

— Deux coups de ciseaux ! exclama Kéno.

— Donne, dit Tristan.

C'était un morceau de papier paraissant avoir été déchiré au milieu de la page d'un livre, et offrant grossièrement l'image d'un demi-cercle de cinq ou six centimètres de diamètre. Il était maculé de boue des deux côtés et portait à sa partie inférieure la trace de deux coups de ciseaux à angle droit, comme si on en avait détaché un mot.

Voici ce que Tristan lut sur un côté :

ritime à Baies en C

ner par l'affranchi Anicetu

au Sénat, ne rougirent pas de

Néron comme pour étourdir ses rem

chars, de musique, de poésie, se donna en

cher ou comme histrion, institua les jeux N

e largesses envers les soldats et le peuple, inc

hander sur ses ruines, accusa les chrétiens

eux le premier édit de persécution.

Sur l'autre, il lut les fragments suivants :

vis-à-vis d'Ostie, pr

de la ville, essaya le dess

rie et tenta de réformer les mœu

Messaline, meurtrière de l'affranc

sé épouser publiquement le jeune patrici

par Narcisse, elle fut mise à mort sans j

deux enfants, *Britannicus* et *Octavie* qui de

Néron.

ffranchis s'agitèrent pour remari

Tristan pâlit.

— C'est elle !

— Elle !

Kéno se leva, prit le papier et l'examina.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— C'est un fragment déchiré dans le règne de Néron... Regarde...

« *Les affranchis s'agitèrent pour remari* CLAUDE. »

C'est le CLAUDE de l'adresse imprimée. Par-tous.

XIX. — UN SCÉNARIO DE SALON.

Vers neuf heures, Kéno et Tristan entraient dans le salon de M^{me} Thyriannel, qui les attendait en compagnie de M^{me} Legrand, occupée comme elle d'un travail de tapisserie. Edouard vint à leur rencontre.

— Je ne veux pas vous faire de reproches, dit M^{me} Thyriannel à Tristan. Nous sommes en famille, et je n'attends personne ce soir. Avez-vous un sujet pour notre comédie de salon ?

— Il serait plus simple, à mon avis, dit Tristan, de choisir une pièce dans le répertoire du Gymnase ou du Théâtre-Français.

— Non. J'ai trouvé un compositeur, il nous faut un chef-d'œuvre inédit, paroles et musique.

— Je connais une histoire arrivée récemment qui pourrait servir de point de départ.

— Racontez.

Tristan fit alors le récit de sa lettre anonyme en changeant les lieux et les dates, et en s'arrêtant à la visite du chiffonnier.

— Voilà une aventure singulière, dit M^{me} Thyriannel. Et a-t-on découvert cette main mystérieuse ?

— On l'avait devinée, madame.

CHARLES JOLIET.

(La fin au prochain numéro.)

POUR TOUS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.